

BACCALAURÉAT GÉNÉRAL

SESSION 2012

ÉPREUVE ANTICIPÉE DE FRANÇAIS

SÉRIES ES - S

Durée de l'épreuve : 4 heures

Coefficient : 2

*Ce sujet comporte 8 pages numérotées de 1/8 à 8/8.
Dès que le sujet vous est remis, assurez vous qu'il est complet.*

L'usage des calculatrices est interdit.

Le candidat s'assurera qu'il est en possession du sujet correspondant à sa série.
--

OBJET D'ETUDE : Le personnage romanesque

TEXTE A : ABBE PREVOST, *Histoire du chevalier des Grieux et de Manon Lescaut*, 1^{ère} partie (1751)
TEXTE B : HONORE DE BALZAC, *La Peau de chagrin*, « La femme sans cœur » (1831)
TEXTE C : PATRICK MODIANO, *Villa Triste* (1975)

TEXTE A

Nous sommes au début du roman. Le narrateur, Monsieur de Renoncour, évoque sa première rencontre, dans une auberge, avec Manon Lescaut et le chevalier des Grieux.

J'aurais passé après cette explication, si je n'eusse été arrêté par les exclamations d'une vieille femme qui sortait de l'hôtellerie en joignant les mains, et criant que c'était une chose barbare, une chose qui faisait horreur et compassion. De quoi s'agit-il donc ? lui dis-je. Ah ! monsieur, entrez, répondit-elle, et voyez si ce spectacle n'est pas capable
5 de fendre le cœur ! La curiosité me fit descendre de mon cheval, que je laissai à mon palefrenier. J'entrai avec peine, en perçant la foule, et je vis, en effet, quelque chose d'assez touchant. Parmi les douze filles qui étaient enchaînées six à six par le milieu du corps, il y en avait une dont l'air et la figure étaient si peu conformes à sa condition, qu'en tout autre état je l'eusse prise pour une personne du premier rang¹. Sa tristesse et
10 la saleté de son linge et de ses habits l'enlaidissaient si peu que sa vue m'inspira du respect et de la pitié. Elle tâchait néanmoins de se tourner, autant que sa chaîne pouvait le permettre, pour dérober son visage aux yeux des spectateurs. L'effort qu'elle faisait pour se cacher était si naturel, qu'il paraissait venir d'un sentiment de modestie. Comme les six gardes qui accompagnaient cette malheureuse bande étaient aussi dans la
15 chambre, je pris le chef en particulier et je lui demandai quelques lumières sur le sort de cette belle fille. Il ne put m'en donner que de fort générales. Nous l'avons tirée de l'Hôpital², me dit-il, par ordre de M. le Lieutenant général de Police. Il n'y a pas d'apparence qu'elle y eût été enfermée pour ses bonnes actions. Je l'ai interrogée plusieurs fois sur la route, elle s'obstine à ne me rien répondre. Mais, quoique je n'aie
20 pas reçu ordre de la ménager plus que les autres, je ne laisse pas d'avoir quelques égards pour elle³, parce qu'il me semble qu'elle vaut un peu mieux que ses compagnes. Voilà un jeune homme, ajouta l'archer, qui pourrait vous instruire mieux que moi sur la cause de sa disgrâce ; il l'a suivie depuis Paris, sans cesser presque un moment de pleurer. Il faut que ce soit son frère ou son amant. Je me tournai vers le coin de la
25 chambre où ce jeune homme était assis. Il paraissait enseveli dans une rêverie profonde. Je n'ai jamais vu de plus vive image de la douleur. Il était mis fort simplement ; mais on distingue, au premier coup d'œil, un homme qui a de la naissance et de l'éducation. Je m'approchai de lui. Il se leva ; et je découvris dans ses yeux, dans sa figure et dans tous ses mouvements, un air si fin et si noble que je me sentis
30 naturellement porter à lui vouloir du bien. Que je ne vous trouble point, lui dis-je, en m'asseyant près de lui. Voulez-vous bien satisfaire la curiosité que j'ai de connaître cette belle personne, qui ne me paraît point faite pour le triste état où je la vois ? Il me répondit honnêtement qu'il ne pouvait m'apprendre qui elle était sans se faire connaître

¹ Rang : rang social.

² L'Hôpital : établissement parisien dans lequel on internait les fous, les mendiants, les malades et les filles de mauvaise vie.

³ Je ne laisse pas d'avoir quelques égards pour elle : je ne peux m'empêcher de prendre soin d'elle.

lui-même, et qu'il avait de fortes raisons pour souhaiter de demeurer inconnu.

ABBE PREVOST, *Histoire du chevalier des Grieux et de Manon Lescaut*, 1ere partie
(1751)

TEXTE B

Le narrateur, Raphaël, raconte à un ami comment, caché derrière des rideaux, il a observé Foedora, la femme qu'il aime. La scène a lieu chez cette dernière à Paris, dans les années 1830.

Celle qui chantait ainsi devait savoir bien aimer. La beauté de cette voix fut donc un mystère de plus dans une femme déjà si mystérieuse. Je la voyais alors comme je te vois, elle paraissait s'écouter elle-même et ressentir une volupté qui lui fût particulière : elle éprouvait comme une jouissance d'amour. Elle vint devant la cheminée en achevant le principal motif de ce *rondo*¹ ; mais quand elle se tut, sa physionomie changea, ses traits se décomposèrent et sa figure exprima la fatigue. Elle venait d'ôter un masque ; actrice, son rôle était fini. Cependant l'espèce de flétrissure imprimée à sa beauté par son travail d'artiste, ou par la lassitude de la soirée, n'était pas sans charme. La voilà vraie, me dis-je. Elle mit, comme pour se chauffer, un pied sur la barre de bronze qui surmontait le garde-cendre, ôta ses gants, détacha ses bracelets, et enleva par-dessus sa tête une chaîne d'or au bout de laquelle était suspendue sa cassolette ornée de pierres précieuses. J'éprouvais un plaisir indicible à voir ses mouvements empreints de la gentillesse dont les chattes font preuve en se toilettant au soleil. Elle se regarda dans la glace, et dit tout haut d'un air de mauvaise humeur : « Je n'étais pas jolie ce soir, mon teint se fane avec une effrayante rapidité. Je devrais peut-être me coucher plus tôt, renoncer à cette vie dissipée. Mais Justine se moque-t-elle de moi ? » Elle sonna de nouveau, la femme de chambre accourut. Où logeait-elle ? Je ne sais pas. Elle arriva par un escalier dérobé. J'étais curieux de l'examiner. Mon imagination de poète avait souvent incriminé cette invisible servante, grande fille brune, bien faite. — « Madame a sonné ? — Deux fois, répondit Foedora. Vas-tu donc maintenant devenir sourde ? — J'étais à faire le lait d'amandes de Madame. » Justine s'agenouilla, défit les cothurnes² des souliers, déchaussa sa maîtresse, qui nonchalamment étendue sur un fauteuil à ressorts, au coin du feu, bâillait en se grattant la tête. Il n'y avait rien que de très naturel dans tous ses mouvements, et nul symptôme ne me révéla ni les souffrances secrètes, ni les passions que j'avais supposées. — « Georges³ est amoureux, dit-elle, je le renverrai. N'a-t-il pas encore défait les rideaux ce soir ? à quoi pense-t-il ? » A cette observation, tout mon sang reflua vers mon cœur, mais il ne fut plus question des rideaux. — « L'existence est bien vide, reprit la comtesse. Ah ça ! prends garde de m'égratigner comme hier. Tiens, vois-tu, dit-elle en lui montrant un petit genou satiné, je porte encore la marque de tes griffes. » Elle mit ses pieds nus dans ses pantoufles de velours fourrées de cygne, et détacha sa robe pendant que Justine prit un peigne pour lui arranger les cheveux. — « Il faut vous marier, Madame, avoir des enfants. — Des enfants ! Il ne manquerait plus que cela pour m'achever, s'écria-t-elle. Un mari ! Quel est l'homme auquel je pourrais me ... Etais-je bien coiffée ce soir ? — Mais, pas très bien. — Tu es une sotte. — Rien ne vous va plus mal que de trop crêper vos cheveux, reprit Justine. Les grosses boucles bien lisses vous sont plus avantageuses. — Vraiment ? — Mais oui, Madame, les cheveux crêpés clairs ne vont bien qu'aux blondes. — Me marier ? non, non. Le mariage est un trafic pour lequel je ne suis pas née. » Quelle épouvantable scène pour un amant ! Cette femme solitaire, sans parents, sans amis, athée en amour, ne croyant à aucun sentiment ; et quelque faible que fût en elle ce besoin d'épanchement cordial⁴, naturel à toute créature humaine, réduite pour le satisfaire à

¹ *Rondo* : forme musicale, souvent rapide et gaie.

² *Cothurnes* : ce mot fait référence aux souliers de comédiens.

³ Georges est le domestique de Foedora.

⁴ *Ce besoin d'épanchement cordial* : ce besoin de libérer son cœur.

causer avec sa femme de chambre, à dire des phrases sèches ou des riens ! J'en eus pitié. Justine la délaça. Je la contemplai curieusement au moment où le dernier voile s'enleva.

HONORE DE BALZAC, *La Peau de chagrin*, « La femme sans cœur » (1831)

TEXTE C

Le narrateur, en vacances en Suisse est installé à l'hôtel des Tilleuls. Il rencontre Yvonne et le docteur Meinthe à l'hôtel de l'Hermitage.

Nous ne parlons pas. J'entends le murmure d'un jet d'eau qui tourne, au milieu de la plus proche pelouse. Quelqu'un descend l'escalier à notre rencontre, un homme dont j'ai distingué de loin le costume jaune pâle. Il nous fait un geste de la main. Il porte des lunettes de soleil et s'éponge le front. Elle me le présente sous le nom de René
5 Meinthe. Il rectifie aussitôt : « Docteur Meinthe », en appuyant sur les deux syllabes du mot docteur. Et il grimace un sourire. A mon tour, je dois me présenter : Victor Chmara. C'est le nom que j'ai choisi pour remplir ma fiche d'hôtel aux Tilleuls.

- Vous êtes un ami d'Yvonne ?

Elle lui répond qu'elle vient de faire ma connaissance dans le hall de l'Hermitage,
10 et que je lis avec un monocle. Décidément, ça l'amuse beaucoup. Elle me prie de mettre mon monocle pour le montrer au docteur Meinthe. Je m'exécute. « Très bien », dit Meinthe en hochant la tête d'un air pensif.

Ainsi, elle s'appelait Yvonne. Mais son nom de famille ? Je l'ai oublié. Il suffit donc de douze ans pour oublier l'état civil des personnes qui ont compté dans votre vie.
15 C'était un nom suave, très français, quelque chose comme : Coudreuse, Jacquet, Lebon, Mouraille, Vincent, Gerbault...

René Meinthe, à première vue, était plus âgé que nous. Environ trente ans. De taille moyenne, il avait un visage rond et nerveux et les cheveux blonds ramenés en arrière.

Nous avons regagné l'hôtel en traversant une partie du jardin que je ne
20 connaissais pas. Les allées de gravier y étaient rectilignes, les pelouses symétriques et taillées à l'anglaise. Autour de chacune d'elles flamboyaient des plates-bandes de bégonias ou de géraniums. Et toujours le doux, le rassurant murmure des jets d'eau qui arrosaient le gazon. J'ai pensé aux Tuileries⁵ de mon enfance. Meinthe nous a proposé de prendre un verre et de déjeuner ensuite au Sporting.

Ma présence leur semblait tout à fait naturelle et on aurait juré que nous nous
25 connaissions depuis toujours. Elle me souriait. Nous parlions de choses insignifiantes. Ils ne me posaient aucune question mais le chien appuyait sa tête contre mon genou et m'observait.

Elle s'est levée en nous disant qu'elle allait chercher une écharpe dans sa
30 chambre. Elle habitait donc l'Hermitage ? Que faisait-elle ici ? Qui était-elle ? Meinthe avait sorti de sa poche un fume-cigarette et le mordillait. Je remarquai alors qu'il était parcouru de tics. A longs intervalles, sa pommette gauche se crispait comme s'il cherchait à rattraper dans sa chute un invisible monocle, mais les lunettes noires cachaient à moitié ce tremblement. Parfois, il tendait le menton en avant et on aurait pu
35 croire qu'il provoquait quelqu'un. Enfin son bras droit était secoué de temps en temps par une décharge électrique qui se communiquait à la main et celle-ci traçait des arabesques dans l'air. Tous ces tics se coordonnaient entre eux d'une manière très harmonieuse et donnaient à Meinthe une élégance inquiète.

³ *Tuileries* : célèbre jardin parisien.

- Vous êtes en vacances ?
40 J'ai répondu que oui. Et j'avais de la chance qu'il fût un temps aussi « ensoleillé ». Et je trouvais ce lieu de villégiature « paradisiaque ».
- C'est la première fois que vous venez ? Vous ne connaissiez pas ?
J'ai perçu une pointe d'ironie dans sa voix et je me suis permis de lui demander, à mon tour, s'il passait lui-même des vacances ici. Il a hésité.
45 - Oh, pas exactement. Mais je connais cet endroit depuis très longtemps... - Il a tendu le bras avec nonchalance vers un point de l'horizon, et, d'une voix lasse : - Les montagnes... Le lac... Le lac...
Il a ôté ses lunettes noires et a posé sur moi un regard doux et triste. Il souriait.
- Yvonne est une fille merveilleuse, m'a-t-il dit. Mer-veil-leuse.
50 Elle marchait vers notre table, une écharpe verte en mousseline nouée autour du cou. Elle me souriait et ne me quittait pas des yeux. Quelque chose se dilatait du côté gauche de ma poitrine, et j'ai décidé que ce jour était le plus beau de ma vie.

PATRICK MODIANO, *Villa Triste* (1975)

QUESTION

Comment l'auteur laisse-t-il une part d'ombre, de mystère chez ses personnages ?

EXERCICE D'ECRITURE

COMMENTAIRE

Vous commenterez le texte A, extrait de *Histoire du chevalier des Grieux et de Manon Lescaut* de l'Abbé Prévost.

DISSERTATION

Georges Steiner écrit : « Le respect du lecteur implique que [...] le romancier soit prêt à voir collaborer avec la sienne l'intelligence du lecteur dans l'acte créateur. Il ne dit pas tout [...] il n'épuise pas toutes les directions que l'imagination du lecteur peut emprunter. »

Pensez-vous, vous aussi, comme Georges Steiner que lire un roman suppose que le lecteur doive prendre une part active au processus de sa création ? Vous répondrez à la question en utilisant les textes du corpus, les lectures de l'année et votre culture personnelle.

INVENTION

Raphaël, de retour chez lui et déçu, décide de rompre. Il écrit à Foedora une lettre pour lui en donner les raisons.